

TRIBUNE DE GAUX

ÉTÉ 1974

OUI A LA
DYNAMIQUE
DIVINE POUR
REFAIRE LE
MONDE

Conférences de Gaux

Quand un avion Swissair vole vers l'Afrique, cela peut durer 2 heures.

Ou 12.

Tout dépend — faut-il le préciser? — de la ville d'Afrique où Swissair vous conduit. Ce sera 2 heures si vous vous rendez à Alger. Ou 12 si le but de votre voyage est Johannesburg.

Mais Alger et Johannesburg* ne sont pas les seules destinations de Swissair en Afrique. Nous desservons encore (voyez ci-dessous) quinze autres villes africaines, très bien réparties sur tout le continent.

Abidjan	Dar es-Salaam*	Kinshasa*	Nairobi*
Accra*	Douala	Lagos*	Tripoli
Casablanca	Le Caire	Libreville	Tunis
Dakar	Khartoum	Monrovia	

Les villes marquées d'un astérisque sont reliées à la Suisse par nos DC-10-30. Ce qui vous garantit un maximum de rapidité et de confort.

Partir pour l'Afrique avec Swissair, c'est

choisir entre dix-sept possibilités, tout en choisissant dix-sept fois l'Afrique. *Swissair et votre agence de voyages IATA se feront un plaisir de vous remettre notre horaire. Et de vous fournir les renseignements que vous voudrez.*



Plus vite, plus loin.

TRIBUNE DE CAUX

N° 7 — JUILLET 1974

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris
Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :

Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer, Noëlle Mariller, Philippe Schweisguth, Daniel Mottu.

Administration et diffusion :

Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Héléne Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société éditrice :

Editions, théâtre et films de Caux S.A.

Composition, tirage offset :

Imprimerie Corbaz S.A., Montreux.

ABONNEMENTS TRIBUNE DE CAUX

Pour une année (12 numéros)

France : FF 28. Suisse : Fr. s. : 20.—.
Belgique : FB 250. Canada : \$ 8.—. Autres pays par voie normale : FF 32 ou Fr. s. 24.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 35 ou Fr. s. 27.—.

Prix spécial étudiants, lycéens :

FF 15 ; Fr. s. 12.— ; FB 150.—.

Verser le montant de l'abonnement :

En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10-253 66, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral 297, rue Salzennes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

Au Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux » à envoyer à : Case postale 3, 1211 Genève 20.

CAUX 1974

Qu'apporteront les conférences de Caux de l'été 1974 qui débiteront le 12 juillet et se poursuivront sans interruption jusqu'au 16 septembre ? Elles ne sont pas de celles qui attirent l'attention par la véhémence des débats qui y prennent place, des prises de position « spectaculaires » dont elles sont l'occasion, du nombre des « résolutions » qui y sont adoptées. Cela ne veut pas dire que Caux vit en dehors de la réalité. Bien au contraire ; si l'on peut être certain d'une chose, c'est qu'on y trouvera l'écho des préoccupations, des aspirations, des combats du monde d'aujourd'hui. N'y attend-on pas des Africains d'Addis-Abeba et de Nairobi, mais aussi de Prétoria et peut-être de Lourenço Marques et de Louanda ? Des Egyptiens et des Iraniens ? Des Japonais et des Coréens ? Ou encore des Américains de Wall Street et de Washington, mais aussi du sud du Rio Grande ?

Et puis, Caux est en plein milieu de cette Europe dont certaines nations, au seuil de l'été, vacillent entre le chaos et le redressement. S'il est vrai, comme l'affirme un éditorialiste suisse, que nous sommes aujourd'hui « dans l'œil de la tempête » et que nous n'avons qu'un répit, on mesure ce que seront les préoccupations des uns et des autres.

Caux 1974, c'est l'occasion de faire face à toutes ces réalités, d'imaginer des solutions nouvelles aux angoissants problèmes de l'heure, mais aussi et surtout, de sortir des réactions épidermiques, des mauvais conseils dictés par la peur, et de capter cette « dynamique divine » sans laquelle il est illusoire de vouloir tisser la trame d'un monde nouveau.

Points de repères des conférences

13-23 juillet et 25 juillet - 3 août : Des « cours de formation » permettront à des jeunes de dialoguer avec des hommes engagés dans la vie politique et économique. Des « ateliers de création » leur donneront l'occasion d'agir concrètement au théâtre de Caux.

26-31 juillet : Des laïques ou membres du clergé de diverses confessions se rencontreront autour du thème : « Que ton règne vienne ».

1^{er}-11 août : « Session francophone » organisée sur l'initiative de personnes représentant les milieux les plus variés de la région de Nantes. Des invitations ont été lancées au Québec, en Afrique du Nord et jusqu'en Nouvelle Calédonie. Thème de ces journées : « Edifier une société au service de tous les hommes ».

10-18 août : Séminaire réservé à des parlementaires de divers pays.

30 août - 2 septembre : Quelques personnalités européennes animent une rencontre sur « la responsabilité de l'Europe dans le monde ».

30 août - 8 septembre : Séminaire industriel. Outre les délégations venant de pays francophones, d'autres ont annoncé leur participation, notamment de Scandinavie, d'Irlande, du Pays de Galles, des Pays-Bas.

Il y a vingt-huit ans que Caux existe en tant que centre international de conférences du Réarmement moral. Plus de deux cent mille personnes des cinq continents s'y sont rendues pendant ces années. Les décisions qu'elles y ont prises ont eu des répercussions profondes à tous les niveaux de la vie des peuples.

Aujourd'hui que sont morts les principaux animateurs du début : Frank Buchman et Peter Howard et que d'autres ont blanchi sous le harnais, on entend souvent demander ce qu'il est advenu de l'inspiration originelle de Caux. A cette question, M. Pierre Spoerri, fils du professeur Spoerri qui a consacré un livre passionnant¹ à la vie du fondateur du Réarmement moral, tente de répondre dans le dernier chapitre du livre de son père en affirmant que « la continuité d'une entreprise spirituelle ou révolutionnaire dépend de la seconde génération. Saura-t-elle maintenir, en plus de la fidélité aux idées du fondateur, le dynamisme nécessaire, afin que l'organisme révolutionnaire ne se fige pas en une institution hiérarchisée ?

Voici quelques-uns des principaux passages de ce chapitre.

¹ La dynamique du silence, Théophile Spoerri ; Editions de Caux.

CAUX 1946-1974 Et demain ?

Lorsque, avec d'autres représentants de ma génération, je rencontraï Frank Buchman, nous étions des étudiants de vingt ans. Lui en avait soixante-cinq. Malgré cette différence d'âge de presque cinquante ans, nous n'avons jamais ressenti de conflit de générations entre nous. Buchman nous apparaissait plus intéressé que nous aux nouvelles découvertes et aux nouvelles tendances. Il était toujours à la recherche de formules inédites et devançait les idées de son temps. « Dieu est l'être le plus moderne qui soit, aimait-il dire. Il nous faut faire vite si nous voulons Le suivre. »

Aujourd'hui, par une série de mots à la mode, on cherche à définir les réactions de la jeune génération contre l'ordre social. On parle d'aliénation, d'éducation autoritaire, de manipulation. On demande la participation, le partage du pouvoir. Sans être formulées, ces exigences existaient déjà à l'état latent il y a trente ou quarante ans. Or, si on analyse, avec le recul d'une génération, ce que Buchman nous a appris, on aboutit exactement aux mêmes notions.

La conception qu'avait Buchman du « leadership » répondait à notre recherche d'équilibre entre autorité intérieure et autorité extérieure. Buchman essayait d'inspirer les autres à prendre des responsabilités sans leur offrir la sécurité d'une organisation. Il opposait au concept d'organisation celui d'organisme. Une organisation aurait impliqué une hiérarchie, des directeurs, des bureaux, des commissions, des séances, etc. Un organisme, en revanche, est une équipe travaillant en commun, développant les facultés créatrices de chacun, comme un corps fait de chair et de sang.

Cette manière de conduire les affaires exigeait, bien sûr, une qualité particulière de désintéressement, qualité que Buchman demandait de ses collaborateurs. Il l'exprimait par ces mots : « Vivre de telle façon que l'autre grandisse. »

Le but de Buchman n'était pas seulement de susciter une collaboration harmonieuse. Il prévoyait l'application de sa conception du travail en équipe au sein des gouvernements et des conseils d'administration. Il cherchait à réaliser dans son propre groupe ce dont des organisations comme la Société des Nations ou les Nations Unies se réclamaient sur le papier mais n'appliquaient que rarement dans la pratique.

Buchman — c'était là un autre aspect de son « leadership » — savait insuffler aux autres un sens de responsabilité égal au sien. « On n'a rien fait tant qu'on n'a pas amené dix autres personnes à faire le travail mieux qu'on ne le ferait soi-même. »

Une direction collective de ce genre et le fonctionnement d'un tel organisme sont évidemment impossibles s'il n'y a pas une source commune d'inspiration et une autorité commune. Pour Buchman, c'était l'évidence même que chaque homme pouvait apprendre à se laisser conduire par Dieu. L'habitude de se mettre aux ordres de Dieu au cours d'un moment de silence était à ses yeux le point de départ pour tous ceux

qui voulaient bâtir une société nouvelle.

Pour lui, cette attitude était applicable à la vie publique et il répétait constamment cette pensée de William Penn : « Les hommes doivent choisir d'être gouvernés par Dieu, sinon ils se condamnent à être dominés par des tyrans. » Maxime valable aussi pour ses collaborateurs les plus proches, auxquels il disait : « Si seulement je pouvais vous apprendre à vivre seuls avec Dieu, l'avenir de notre travail serait assuré. »

Révolution permanente

Buchman avait certes pressenti la recherche qui caractérise la jeune génération actuelle, ce besoin de destinée personnelle, d'appartenance, d'utilité à quelque chose ; mais il voyait tout aussi clairement où mène la poursuite de la satisfaction, à laquelle s'adonnent tant de gens aujourd'hui. En fait, plus on court après la satisfaction, en en faisant un but en soi, moins on est satisfait. Moins on est satisfait, plus on est désespéré. On essaie alors — par la drogue ou l'excès sexuel de tout genre — d'êtreindre ce fantôme insaisissable.

Buchman proclamait de façon étonnamment simple et directe à tous ceux qu'il côtoyait — jeunes ou vieux, chrétiens ou musulmans — quel était pour lui le secret de la véritable satisfaction.

Un dernier concept que Buchman a appliqué tout au long de sa vie, sans peut-être jamais l'exprimer dans ces termes, est celui de la *révolution permanente*. Il essayait de montrer aux marxistes que la transformation des structures de la société qu'ils réclament ne conduira pas à une société nouvelle tant que l'on ne se sera pas attaqué, avec autant d'ardeur, à l'égoïsme des hommes eux-mêmes. Quant aux « braves gens », il les engageait à ne pas se concentrer sur leur propre vertu, mais à se préoccuper de répondre aux besoins du monde. Ainsi il n'hésitait jamais à secouer les fondements de la société de consommation.

Voilà plus de dix ans que Buchman est mort à Freudenberg. Mais ceux de ma génération ont encore à découvrir maintes facettes de sa vie et de son message et à les transmettre aux hommes de notre temps. Quant aux générations à venir, elles en découvriront sans doute d'autres encore.

L'évolution politique de l'Afrique du Sud vers une fédération s'est précisée ce printemps par la rencontre entre le premier ministre M. Vorster et les dirigeants des huit « foyers nationaux bantous » (Bantoustans). Ces Etats autonomes ont été créés au cours des 11 dernières années, et le premier en date, le Transkei (3 millions d'habitants), a demandé son indépendance pour 1979. Nul doute que les autres feront de même au cours des prochaines années.

Entre eux, les Bantoustans totalisent une population de près de 13 millions d'Africains établis sur des terres ne représentant que 12 % du territoire de l'Afrique du Sud. Mais le chiffre exact de la population de ces territoires semble difficile à déterminer, car il comprend aussi bien ceux qui sont établis sur le territoire même que les « nationaux » répartis autour des grandes villes blanches et dont le nombre global s'élève à 4 millions. Le retour de ces Africains urbanisés dans leur « foyer national » respectif n'ira pas sans poser de graves problèmes.

Le plus connu des dirigeants des Bantoustans, le chef Buthelezi, premier ministre du KwaZulu (4 millions d'habitants) s'est entretenu récemment avec un groupe international du Réarmement moral, qu'il recevait dans sa capitale de Nongoma. Voici les réponses qu'il donna aux questions de ses interlocuteurs.

Entretien avec le chef Buthelezi premier ministre du KwaZulu

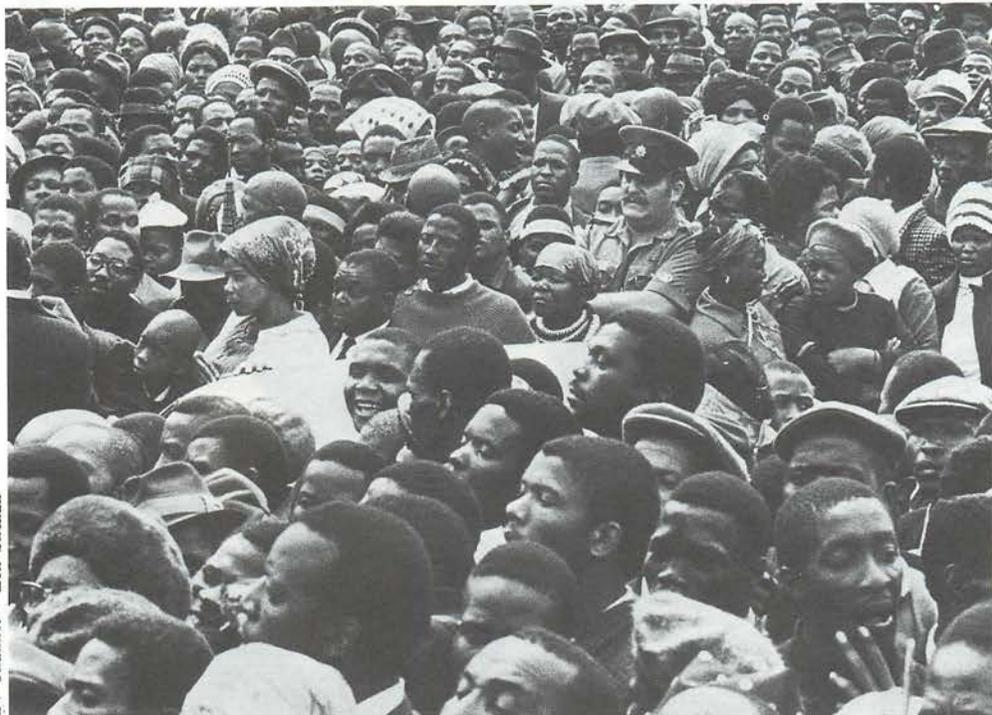
Que sait-on de notre pays ?

Dans la plupart de vos pays, on professe des opinions très arrêtées au sujet de l'Afrique du Sud. Beaucoup de gens croient que nous, les dirigeants des Bantoustans, sommes des marionnettes dans les mains de M. Vorster. A vous de tirer vos propres conclusions.

Un grand nombre de nos concitoyens ont quitté le territoire sud-africain après les émeutes de Sharpeville. C'était l'époque où

la campagne menée contre l'Afrique du Sud s'est accentuée dans le monde entier. Vous vous êtes déjà rendu compte que tout ce qu'on dit outre-mer sur nous n'est pas néces-

fronts. Nous nous battons ici avec un problème qui est fondamentalement celui de l'éducation. Bien que nous puissions prouver par nos statistiques que nous avons



D. Channer - Len Sirman

Proclamation de l'autonomie du KwaZulu en 1972 ; une nation de 4 millions d'habitants voit le jour.

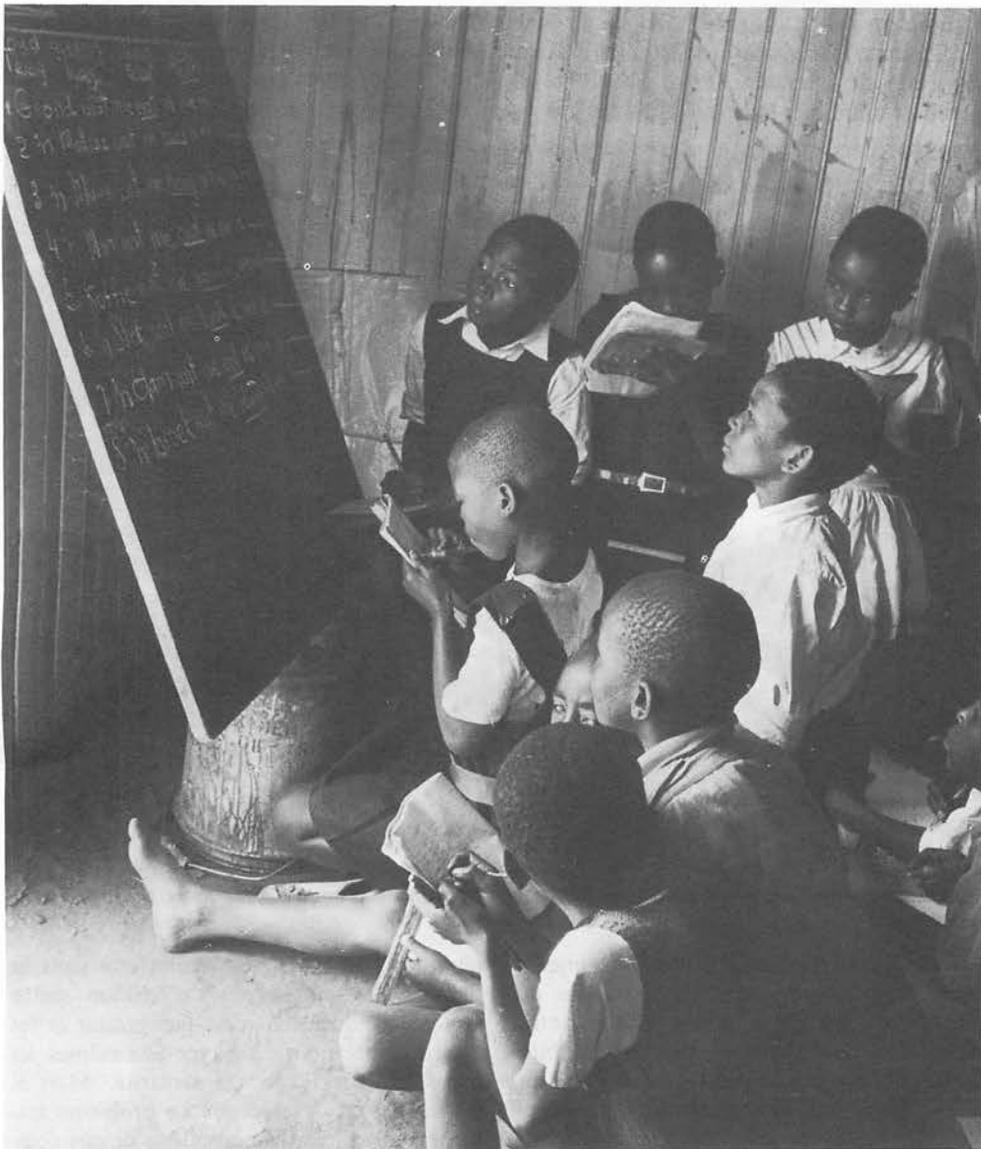
sairement conforme à la vérité. Personnellement, je n'accepte pas la philosophie de l'apartheid ; mais quand mes compatriotes m'ont demandé d'assumer des responsabilités politiques, j'ai considéré que c'était un devoir moral en même temps qu'un privilège, ceci malgré toutes les réserves que je pouvais nourrir sur la politique gouvernementale. Bien que cette politique ne soit pas idéale, loin de là, elle réserve une large place pour notre participation à l'œuvre de développement de notre peuple.

Aux complications politiques et ethniques de l'Afrique du Sud, s'ajoutent les problèmes du sous-développement. Les problèmes des Bantoustans sont ceux du tiers monde, de tous les pays sous-développés, que ce soit en Amérique du Sud ou en Asie. C'est pourquoi je crois que ceux qui veulent se dire nos amis doivent nous aider dans cette bataille pour notre libération non seulement dans le sens politique, mais dans le sens plus vaste : nous sommes opprimés par l'ignorance, la pauvreté et la malnutrition. Nous avons besoin d'aide sur tous ces

plus d'enfants dans nos écoles que dans la plupart des autres pays d'Afrique, notre système d'éducation n'est pas gratuit et les Noirs ont toujours à payer eux-mêmes les livres et leurs frais de scolarité. Mais il est aussi vrai de dire que ce problème travaille énormément la conscience de nos compatriotes blancs.

Vous avez sans doute entendu parler de ces campagnes « enseignez, apprenez » qui donnent lieu à de vastes collectes nationales pour venir en aide aux Africains noirs. La plupart de ceux-ci croient que les Blancs ne nous aident que pour soulager leur conscience. Personnellement, je ne partage pas cette opinion. Depuis dix ans la langue dans laquelle s'effectue l'instruction n'est plus l'anglais mais les langues indigènes zulu, kosa, etc. Ce qui se passe en pareilles circonstances est inévitable : le niveau tend à baisser. Dans nos différents Bantoustans, nous avons passé des lois pour revenir à l'anglais. Nous sommes assez réalistes pour nous rendre compte qu'il faudra du temps pour remédier au dommage qui a été causé.

Opprimés par l'ignorance et la misère



Le 21 % des enfants du KwaZulu en âge de scolarité fréquentaient l'école en 1971. Le grand problème est de former suffisamment d'instituteurs qui puissent répondre à la soif d'apprendre des jeunes Africains.

Aussi avons-nous besoin de cours accélérés d'anglais, non seulement pour les étudiants, mais aussi pour les instituteurs, car un grand nombre d'entre eux ne le parlent pas. Aucune limite ne peut être fixée à ce qui doit être fait dans le domaine éducatif.

Envoyez-nous des professeurs

Ainsi, nous n'avons pas assez d'enseignants blancs dans nos écoles. Parfois, chez nous, on ne considère pas avec bienveillance l'arrivée de professeurs étrangers. Mais cela faciliterait peut-être les choses si dans leurs

qualifications ils pouvaient se prévaloir du Réarmement moral. Dans nos universités, nous n'avons pas assez de Noirs pour enseigner. La seule façon par laquelle nous arriverons à participer sur un pied d'égalité totale avec les professeurs blancs est que certains de nos étudiants reçoivent des bourses d'études supérieures dans des universités anglophones.

J'ai fait mes études dans une école multiraciale, en tout cas en ce qui concerne les professeurs. Nous avions des professeurs d'Allemagne et d'autres pays, et certains d'entre eux dépendaient d'un proviseur noir.

C'est ainsi que l'aiguillon a été enlevé de notre haine, parce que nous ne pouvions plus mettre les Blancs dans un seul panier et dire qu'ils pouvaient tous aller au diable. Les jeunes d'aujourd'hui, par contre, ont très peu de contacts avec les Blancs. Il me semblerait logique de permettre aux représentants des différentes communautés raciales d'Afrique du Sud d'enseigner dans nos écoles. Par exemple, mon fils n'a pas le droit de se rendre à l'Université indienne de Durban. Pour créer la compréhension, pour nous rendre compte de notre similitude en tant qu'êtres humains, il faut que nous vivions ensemble. Or, nous nous privons de tant de choses par notre façon de vivre actuelle. Nous travaillons dans des départements séparés. C'est pourquoi je crois qu'il est très important d'accueillir dans nos écoles des professeurs venant de vos pays.

La question des investissements étrangers

Il se pose aussi toute la question de grandes corporations multinationales, je veux dire des succursales des grandes industries anglaises, allemandes, américaines, etc. De nombreux pays jeunes disent, sans doute par sympathie pour notre cause, qu'ils veulent exercer toutes les pressions possibles afin que ces sociétés retirent leurs investissements d'Afrique du Sud. Ils disent : « Si nous avons quelque chose à faire avec l'Afrique du Sud, dont la politique raciale est pourrie, cela veut dire que nous apportons notre assistance à cette politique-là. » Je ne défends pas notre politique. Les gens ont le droit de dire tout ce qu'ils pensent dans leur propre pays en ce qui concerne la politique d'investissements de leurs industries nationales. Mais si leur attitude est dictée par sympathie à notre égard, il est très important qu'ils sachent ce que nous pensons nous-mêmes. Il est assez facile de se désolidariser complètement des faiblesses de l'Afrique du Sud et de se présenter les mains propres. Cela n'aide en aucune manière les Noirs qui vivent ici. Je ne veux pas du tout prétendre que l'on devrait accepter tout ce qui se passe en Afrique du Sud. Les Blancs d'autres parties du monde feraient mieux d'essayer d'aider leurs frères sud-africains, et nous-mêmes, à trouver la solution de nos problèmes, car les chrétiens qui vivent ici se trouvent face à un défi qu'il est difficile de relever. Leur participation active dans les grandes sociétés multinationales pourrait aider bien plus no-

Il faut plus que simplement condamner l'apartheid



Une vue du Transkei, le premier Bantoustans à demander son indépendance complète pour 1979, moyennant un agrandissement territorial. Le Transkei, comme les autres Bantoustans, vit principalement de l'élevage et de l'agriculture. L'industrie privée y a investi l'équivalent de dix millions de francs suisses l'année dernière pour y créer 2000 emplois nouveaux.

Le peuple à acquérir une position économique plus forte. Mais si une société multinationale travaille ici, cela devrait être à la condition expresse que ses employés reçoivent un salaire normal. Tous ceux qui sympathisent avec les Noirs devraient être encouragés à rechercher un endroit où ils peuvent placer au mieux leurs investissements dans les Bantoustans.

Les Africains des zones métropolitaines

L'une des faiblesses de notre système, c'est que tous les Africains sont considérés comme des étrangers dans les villes sud-africaines en ce sens qu'aucun Africain n'a le droit de résider de façon permanente dans les zones métropolitaines. C'est pourquoi, si l'émigration vers les villes est naturelle, elle devrait être compensée par la création chez nous d'industries plus petites. Nous avons, par exemple, une école d'ébénisterie suédoise au Kwazulu. Avec un outillage même rudimentaire, les élèves peuvent faire des meubles une fois de retour dans leur village. Le champ est énorme : il n'y a aucune limite à ce que nos amis peuvent faire.

Je crois que l'apartheid est une idéologie néfaste : mais nous avons besoin de gens qui feront bien plus que de simplement la condamner. Cela ne suffit pas pour nous aider dans notre situation difficile. J'étais étudiant à l'époque où les Nations Unies ont

été créées et j'étais fortement encouragé par les déclarations fracassantes qui étaient faites du haut de la tribune condamnant l'Afrique du Sud. Je les gardais précieusement pour les relire. Mais maintenant je me rends compte que ce n'est pas suffisant.

Nous recevons pour l'instant une aide fi-



Le chef Gatscha Buthelezi reçoit dans la capitale du KwaZulu des participants à la conférence du Réarmement moral de Pretoria ; le voici serrant la main du professeur Brown (Etats-Unis) ; au fond l'évêque anglican de Lagos, Mgr Kale.

nancière de la République d'Afrique du Sud qui couvre environ 77 % de nos dépenses. Tout renforcement de notre économie dans les Bantoustans nous donnerait la possibilité de parler avec plus d'autorité ; sans cela nous resterons toujours sur des positions de faiblesse et de dépendance.

Quand je parle avec certains de mes frères de race aux Etats-Unis d'Amérique et que je leur dis ce que je ressens moi-même, ils ne sont pas contents du tout parce que ce n'est pas ce qu'ils aimeraient entendre. Je ne crois pas à la violence. Quand j'étais en Europe en 1972, des gens d'église, de même que des jeunes Africains noirs, m'ont demandé pourquoi il ne fallait pas apporter de l'aide aux « combattants de la liberté ». Pour moi, nos compatriotes qui ont quitté le pays ne sont pas les seuls à avoir le droit d'en parler. Nous avons aussi le droit d'être entendus. Quand le régime nazi s'est établi, certains Allemands qui ne pouvaient pas l'accepter ont quitté le pays. Ose-t-on dire aujourd'hui que ceux qui ont quitté l'Allemagne ont joué un rôle plus important que ceux qui sont restés dans le pays et ont apporté leur témoignage, Bonhöffer, par exemple ? C'est ici, en Afrique du Sud même, que le changement doit commencer. Il ne pourra jamais résulter de manœuvres entreprises outre-mer, quels que soient les moyens qui sont utilisés. L'histoire n'en connaît pas d'exemples.

*Après nos articles de l'an dernier
sur les principes fondamentaux du Réarmement moral,
voici une étude
qui permet de s'orienter dans le dédale des mobiles humains.*

Par quoi ma vie est-elle dirigée ?

Durant un récent séjour dans un pays à fortes tendances hiérarchiques et soumis à des pressions extérieures considérables, je me suis souvent posé la question : pouvons-nous aider les hommes à vivre de telle sorte que leur loyauté envers leur conscience soit le critère ultime de leurs choix ?

Un diplomate m'a raconté il y a quelques années que son ministre des Affaires étrangères avait rassemblé un jour les ambassadeurs de son pays accrédités dans une région très sensible du monde pour leur signifier un changement d'orientation politique. Après l'exposé du ministre, cet ambassadeur s'était permis de dire qu'il regrettait personnellement ces nouvelles directives, qui lui paraissaient en contradiction avec les impératifs de sa conscience. Il s'était entendu répondre : « Vous n'êtes pas ici pour servir votre Dieu, mais les intérêts de notre ministère. »

Souvent, au cours de l'histoire des hommes, la raison d'Etat est ainsi intervenue, broyant les créatures récalcitrantes, nivelant les consciences au bénéfice de politiques dont l'aboutissement, hélas, a rarement servi le bien des peuples.

Dans notre vie de tous les jours, nous sommes confrontés à des choix qui, s'ils ne sont pas, heureusement, toujours aussi douloureux, nous aident cependant à comprendre quelles forces nous dirigent réellement. Nous pouvons en effet afficher un bel idéalisme mais, lorsque vient le test, nous révélons les esclaves de penchants peu glorieux. Notre diagnostic doit être dépourvu de toute complaisance. Alors, seulement, nous saurons ce que nous valons.

Trois magnétismes

On est toujours mené par quelque chose : l'instinct sexuel, le besoin de sécurité et la poursuite du succès sont les trois magnétismes principaux qui se disputent notre volonté. Seul un abandon de notre gouvernail personnel à une force supérieure a quelque chance de briser cette attirance tripolaire. Ces magnétismes, en effet, ne s'annulent pas mutuellement. Tout au plus se limitent-ils les uns les autres. Dans nos sociétés, par exemple, un être doit faire preuve d'une extrême habileté pour assouvir constamment ses appétits sexuels sans menacer à la fois sa sécurité et ses chances de réussite.

L'instinct sexuel est peut-être le plus primaire de nos désirs. Nous nous connaissons bien mal si nous ne nous rendons pas compte à quel point la poursuite d'une satisfaction sexuelle nous rend souvent irresponsables en matière d'emploi du temps ou de dépenses et nous aveugle au tort que nous faisons aux autres. Nos loyautés naturelles, nos devoirs familiaux, le simple respect humain, même l'équilibre de notre budget passent alors très rapidement au second plan. Si nous sommes honnêtes avec nous-mêmes, ce ne devrait donc pas être difficile de reconnaître l'emprise qu'exerce sur nous l'instinct sexuel. Même dans la respectable légalité du mariage, quelle n'est pas parfois la cruauté dont nous faisons preuve pour arriver à nos fins, manifestant par là un total mépris de ce que peuvent être les sentiments du conjoint.

Nier que la recherche de la satisfaction sexuelle soit de l'ordre des besoins serait puéril. Et nous serions vite vaincus si nous tentions de réprimer nos désirs par la seule force de notre volonté. Il faut qu'une autre force intervienne dans nos vies. Lorsqu'un homme décide d'appliquer son énergie, jour après jour, à changer l'esprit et le cœur de ses semblables, il est émerveillé de constater à quel point s'atténue l'intensité de son désir. Alors s'opère, mystérieusement, comme un transfert de ses pulsions intérieures.

La recherche de la sécurité est sans doute un besoin. La condition humaine nous oblige à protéger notre existence et celle de notre famille. A quel moment cette recherche dépasse-t-elle le domaine du besoin ? Si nous savions reconnaître le seuil du superflu, notre vie en serait bien simplifiée. La plupart des hommes ont vu, au cours de leur carrière, s'accroître leur pouvoir d'achat. Or nous constatons avec étonnement qu'une augmentation de nos ressources ne nous donne que rarement la sensation d'un mieux-être. Ce que nous appelons nos besoins s'amplifie au même rythme que nos disponibilités et nous avons l'impression de ne jamais pouvoir satisfaire nos fantaisies. D'où l'insatisfaction permanente de millions d'hommes, même dans les pays à niveau de vie élevé et dans des périodes de moindre inflation.

La recherche de la sécurité est une impulsion trompeuse, non seulement parce qu'elle ne sait pas distinguer entre le nécessaire et le superflu, mais parce qu'elle augmente l'impression d'insécurité au fur et à

mesure qu'on croit l'assouvir. Plus on a, plus on veut avoir, c'est bien connu. Plus on possède, plus on tremble pour sa sécurité, et plus on se tracasse. Derrière le panache, la vie des gens riches s'avère souvent la plus compliquée, la plus desséchante et la plus solitaire qui soit.

L'état de corruption et de concussion généralisées dans lequel se trouvent certains pays est l'aboutissement logique de cette course à la richesse. On constate alors la dureté de cœur de beaucoup de possédants qui agissent dans une totale inconscience des souffrances des autres. Ils ne se rendent même pas compte qu'ils scient la branche sur laquelle ils sont assis et qu'ils mènent leur pays à la destruction.

Responsables de nos peurs

Un grand nombre de gens vivent perpétuellement dans la peur. Non pas la peur physique, mais la crainte de l'opinion d'autrui. Et il est vrai que parfois ils sont les victimes de ceux qui, pour asseoir leur autorité, ne connaissent d'autre moyen que d'inspirer la peur. Mais parmi ces souffre-douleur, beaucoup seraient étonnés si on leur disait qu'ils sont aussi responsables de leur malheur. Lorsque nous plaçons notre sécurité dans la bonne opinion des autres, nous voulons éviter à tout prix de leur déplaire et nous devenons hypersensibles à leurs moindres gestes. Un seul froncement de sourcil de leur part nous plonge dans l'angoisse et notre imagination invente mille indices de dangers effrayants. En revanche, quel soulagement lorsque nous décidons de faire fi de notre hiérarchisation mentale et lorsque nous donnons simplement le meilleur de nous-mêmes à ceux dont nous convoitions l'approbation comme à ceux qu'à notre tour nous avons tendance à juger.

La peur intervient aussi dans le troisième magnétisme, *la poursuite du succès*, puisqu'elle en est le corollaire. On dit que les ambitieux ont tendance à trop entreprendre, mais l'inverse est aussi vrai. Ils préféreront parfois se cantonner dans une tâche limitée où ils sont sûrs de réussir plutôt que de s'aventurer là où il y a des risques. Cela explique pourquoi les ambitieux préfèrent parfois les honneurs des seconds rangs aux responsabilités des premières places. Pourquoi aussi ils choisissent de travailler seuls et ont tant de peine à coopérer avec autrui.

La poursuite du succès et la crainte de l'échec sont des motivations importantes dans la plupart des organisations, et notamment des administrations. A chaque échelon, on s'acharne tant à faire mousser ses succès et à minimiser ses échecs qu'il devient difficile de savoir où est la vérité. Des Etats entiers se sont ainsi auto-intoxiqués sur leurs réalisations dans le domaine économique. Toute une série de décisions sont ensuite prises sur des données qui sont sans fondement, et l'on aboutit aux pires aberrations.

Le plus grand défaut de l'ambition est de nous persuader qu'elle est une qualité. L'histoire abonde en anecdotes montrant l'aveuglement des ambitieux. Tant d'hommes se sont mis ainsi à la merci de ceux qui

savaient les flatter et ils ont fini par servir des causes allant à l'encontre même de leurs idéaux. Depuis l'avènement des idéologies, ce petit jeu a pris des proportions considérables, ligotant les hommes les mieux intentionnés, ceux-là même qui disent agir « pour le plus grand bien du peuple » et qui font lourdement savoir qu'ils n'ont pas d'ambition politique.

Seuls des hommes qui ne veulent rien pour eux-mêmes ont quelque chance de prendre le recul nécessaire et de distinguer où est le véritable intérêt du peuple.

Peut-on souligner davantage le lien qui existe entre les tentacules de notre volonté individuelle et le sort de la société tout entière ?

Les forces qui dirigent les hommes sont parfois si complexes qu'il serait arbitraire de les classer dans l'une ou l'autre des catégories. Le spectacle ne nous est-il pas souvent donné de gens qui se mettent totalement sous la coupe de personnes proches ou lointaines : leur conjoint, un parent, un confident, un médecin, un maître, un confesseur, un voyant ? La vie de certains individus est parfois dominée par le souvenir d'un être cher ou par les traumatismes subis dans l'enfance ou l'adolescence. D'autres êtres restent pendant des années, parfois toute leur vie, conditionnés par leurs préjugés sociaux ou raciaux, par leur particularisme ou leur nationalisme, par leur haine et par les blessures qui l'ont déterminée. Enfin certains se laissent embrigader dans des partis, des sectes, des mouvements occultes au point de perdre toute identité personnelle. Ces cas extrêmes, assez nombreux, sont cependant loin d'être désespérés. De tels hommes peuvent être libérés et retrouver leur équilibre.

Tourner le commutateur

C'est en effet une chose de faire le diagnostic, mais comment nous attaquer à notre volonté ou aider d'autres à le faire ? Notre volonté est protégée généralement par une telle carapace d'orgueil que l'opération de nettoyage n'est pas facile. Il faut souvent l'aide d'amis qui nous voient avec plus de réalisme que nous-mêmes. Il faut surtout laisser intervenir dans notre existence une énergie plus grande que la nôtre. Pour ceux qui croient en l'action de Dieu, c'est l'occasion de mettre cette croyance à l'épreuve. Pour ceux qui doutent, ils peuvent tenter cette simple expérience : ouvrir leur cœur et leur esprit à l'inspiration qui vient dans le silence et à la force qui l'accompagne. Paul Campbell, qui fut pendant vingt ans le médecin personnel de Frank Buchman et l'un de ses plus proches compagnons, écrit au sujet de cette expérience qu'il faut la faire sans vouloir à tout prix l'expliquer. Il ajoute : « C'est comme pour la lumière électrique : certains comprennent mieux que d'autres, mais personne ne comprend tout à fait ; pourtant, il faudrait être bien sot pour refuser de tourner le commutateur quand on est dans l'obscurité, sous prétexte qu'on ne comprend pas pourquoi la lumière s'allume. »¹ On découvre à ce moment-là que cette même force qui nous a libérés peut continuer à nous guider jour après jour.

Jean-Jacques Odier

¹ **Refaire des Hommes**, par Paul Campbell et Peter Howard, Editions de Caux, page 45.

Après la première explosion nucléaire indienne :

L'opinion d'un journaliste de Bombay

Le monde entier s'est interrogé sur les raisons qui ont poussé le Gouvernement indien à entrer dans le club des puissances nucléaires. Aussi avons-nous jugé utile de reproduire de larges extraits d'un article paru récemment dans l'hebdomadaire indien « Himmat » sous la signature de son rédacteur en chef, M. Russi Lala.

Intervenant en pleine période d'inflation et de pénurie, l'expérience atomique souterraine à laquelle l'Inde vient de procéder dans le désert de Rajasthan a été qualifiée en haut lieu d'expérience « propre à remonter le moral de la nation ». Mais lorsque sera retombé le nuage de poussière qu'elle a soulevé, on se demandera si, à long terme, elle aura contribué ou non à réduire la tension dans le monde.

A un moment où, dans bien des domaines, le sol semble se dérober sous ses pas, M^{me} Gandhi est bien trop habile pour ne pas tirer de ce succès le parti maximum. Toutefois, vis-à-vis de l'étranger, elle a été obligée de mettre la sourdine. Rayonnante, et avec raison, à l'annonce de l'explosion, elle a simplement dit à la presse que cela s'inscrivait dans le programme normal de recherches nucléaires et que l'Inde était de toute façon « engagée à n'utiliser l'énergie atomique qu'à des fins pacifiques ».

L'attitude de l'Inde est correcte dans la mesure où elle n'est pas signataire du traité de non-prolifération des armes atomiques et n'a en rien rompu les accords qu'elle avait signés avec le Gouvernement canadien¹. Toutefois, ce dernier peut s'estimer lésé du fait que l'Inde n'a pas respecté certaines obligations morales contractées à son égard.

Selon les autorités indiennes, cette explosion a pour objectif à long terme l'extraction de minerais, la poursuite de grands travaux, le creusement de ports, le détournement de rivières et, principalement, la recherche pétrolière, pour laquelle ce procédé est déjà en usage aux Etats-Unis et en URSS.

¹ Le Canada a apporté une aide importante à l'Inde dans le développement à des vues pacifiques de l'énergie atomique et Ottawa a exprimé sa préoccupation à la nouvelle de l'expérience du Rajasthan (Ndt).

La question essentielle est donc de savoir ce que l'Inde y a gagné. Techniquement, les avantages acquis sont incontestables, tant il est vrai que tout progrès dans ce domaine n'est possible que grâce à l'analyse des résultats d'une explosion. Mais psychologiquement, il semble que les avantages soient plutôt limités.

On nous dit qu'à long terme, une telle expérience aura des effets bénéfiques, particulièrement dans le domaine de l'exploration pétrolière. Mais en attendant, cette explosion nous lance dans un programme dont il sera difficile — et surtout extrêmement onéreux — de maintenir l'élan.

Les retombées politiques

Nous pouvons en être fiers, mais cela ne résout en rien la crise économique et morale que traverse la nation. Cela ne fait que détourner momentanément l'attention de l'opinion.

En fait, cette expérience a eu lieu précisément au moment où les Etats-Unis s'apprêtaient à reprendre leur aide et où le Japon et la Banque Mondiale, entre autres, envisageaient eux aussi d'aider notre pays, qui est si durement frappé par la crise de l'énergie. Osera-t-on leur reprocher de vouloir repenser leur attitude ?

Quelles seront, par ailleurs, les retombées politiques ? Cette explosion a-t-elle en quoi que ce soit fait diminuer les tensions dans le subcontinent indien et dans le reste du monde ? Il y a six semaines, un accord avec le Pakistan sur la question des prisonniers de guerre liquidait complètement le contentieux du conflit de 1971 et sanctionnait la détente dans le subcontinent. Nous n'avons pas à fixer notre politique d'après M. Bhutto et il est tout à fait compréhensible que ce dernier ait fortement réagi et qu'il ait parlé de « chantage nucléaire et d'hégémonie ». Avec des fonds arabes, avec la technologie chinoise, M. Bhutto, qui ne manque pas d'astuce, pourrait fort bien fabriquer sa propre arme atomique, une arme qui, entre les mains d'un nouveau Yahya Khan, conduirait à de terribles catastrophes.

Quant à la Chine, et selon son habitude, elle aura vu dans l'explosion indienne une

nouvelle manœuvre soviétique. La tension mondiale se trouve donc aggravée. Ne soyons alors pas surpris si Israël, le Japon, la République fédérale d'Allemagne et le Brésil, pour ne nommer que quelques-unes des nations qui n'ont pas signé le traité de non-prolifération, décident eux aussi de se mettre à fabriquer l'arme atomique. Il y a même des nations arabes — ou l'Iran — qui, grâce à leurs nouvelles richesses, pourraient voir dans l'accession au club nucléaire un investissement valable, voire un symbole de puissance.

Si l'explosion a eu lieu le 18 mai 1974, la décision de procéder à des essais nucléaires remonte à juillet 1971. A cette date, l'Inde était confrontée avec les millions de réfugiés bengalis fuyant le régime de Yahya Khan, la guerre menaçait et Henry Kissinger faisait son fameux voyage de Karachi à Pékin. L'Inde voyait se constituer contre elle un front américano-sino-pakistanaï qui faillit bien devenir réalité lorsque la guerre finit par éclater quelques mois plus tard.

C'est à ce moment précis que la Russie soviétique est revenue à la charge avec la proposition d'un traité que nous refusons de signer depuis deux ans. Celui-ci était signé le 9 août 1971 sous la pression des circonstances. Voilà qui peut expliquer pourquoi fut prise la décision, dans l'intérêt national, d'aller de l'avant dans le domaine nucléaire.

Indépendance nationale

Il y a donc de bonnes raisons — autres que de permettre le lancement de « grands travaux » — derrière cette explosion. Peut-être que l'Inde tenait à se libérer de sa dépendance vis-à-vis de l'Union soviétique pour ne pas avoir à recourir, en cas de guerre, à l'arme atomique de quelqu'un d'autre. Le rapprochement sino-américain tout comme la détente russo-américaine fournissent à l'Inde de bonnes raisons d'assurer sa propre indépendance vis-à-vis d'une éventuelle menace chinoise.

Mais il serait puéril de croire que cette explosion nous a apporté du jour au lendemain le prestige et le respect de la communauté internationale. On nous respectera si nous nous tirons de notre crise économique, si nous mettons fin aux restrictions, et si nous renforçons notre caractère national au point d'être dignes de l'homme à qui nous devons précisément notre indépendance.

DANS LA MÊLÉE

Le baromètre du bonheur

Pris dans le tourbillon des événements, nombreux sont les Cypriotes qui se demandent ce qu'ils pourraient faire pour leur nation disent être à bout de ressources et grecques et turques, et au sein de celles-ci, se creusent chaque jour davantage. Aujourd'hui, après plusieurs années d'espoir, les hommes qui avaient été chargés d'entamer des négociations au nom de leur communauté disent être à bout de ressources et ne pas avoir de solution à proposer au « problème de Chypre ».

Pourtant, à côté des négociateurs officiels, il y a des milliers de simples citoyens dont la recherche est sincère et les préoccupations concernant l'avenir de leur pays vraies et profondes. Mais comment canaliser ces sentiments, humains et patriotiques, pour qu'ils se transforment en un engagement de vie, résistant aux mauvaises nouvelles et aux difficultés de toutes sortes, susceptible d'amener des changements déterminants ?

Une famille, parmi d'autres, s'est lancée dans la lutte et autour d'elle, dans leur ville et au travail, les répercussions commencent à se faire sentir. Neophytos et Antigone Christodoulides ont deux enfants, Stephanos et Helena. Neophytos travaille depuis 17 ans à la base militaire britannique voisine. Il est actif dans son syndicat où il représente les magasiniers dans des négociations importantes.

L'argent, comme pour beaucoup de familles ici, ne déborde pas de la caisse, et lorsque vient la fin du mois, après qu'ont été payés le loyer de la petite maison, l'épicerie, les frais d'école, il ne reste pas grand-chose. Mais l'attitude de la famille, face à l'argent, a été radicalement changée. Neophytos dit qu'il était de ceux qui croyaient fermement en la liberté, la justice et l'égalité. Il avait ses vues sur la façon dont le pays était dirigé et ne manquait pas de les exprimer avec force à qui voulait bien l'écouter. Mais quand le Réarmement moral s'est présenté, Neophytos a compris que ses grandes idées ne pourraient être réalisées que sur la base d'un changement de l'individu lui-même. Il a aussi compris que la façon de vivre de

chacun comptait et influençait dans une certaine mesure la vie du pays. Pour cela, il a accepté de vivre sur la base de critères moraux absolus. Ayant constaté que ça marchait sur le plan personnel, il a vite observé des résultats qu'il qualifie de « miraculeux » autour de lui. En cours de route, il a découvert le pouvoir de la foi.

Antigone, sa femme, a été ébranlée par le changement de son mari. Son honnêteté sur son passé l'a aidée à comprendre qu'elle était aussi très égoïste. A son tour, elle a décidé d'accepter un changement de vie. La jeune femme timide qu'elle était, qui ne croyait pas avoir de tâche importante, a trouvé un but aux côtés de son mari et de ses enfants. Elle a acquis la conviction que le rôle de la femme n'est pas seulement de mettre des enfants au monde, mais de donner un sens à leur vie — et de les y préparer en trouvant une foi militante eux-mêmes.

Dans leurs relations de famille, les Christodoulides ont inauguré une nouvelle façon de faire : le père a cessé d'imposer sa volonté en donnant des ordres : chacun a dorénavant son mot à dire ; puis c'est en écoutant ensemble, dans le silence, que l'on découvre quelle est la volonté de Dieu pour la famille, et que toute décision est prise.

« Les questions matérielles ont cessé d'être le baromètre de notre bonheur, disent-ils. Nous avons confiance et nous nous sentons

plus en sécurité maintenant que dans le passé. Nous faisons notre budget et nous nous y tenons. » Au travail, Neophytos dit que grâce à l'honnêteté absolue, un esprit de collaboration et de confiance règne partout avec ses collègues.

La famille s'est demandé comment elle pouvait toucher l'un des nerfs de la vie du pays, l'éducation. Quand le *Livre noir et blanc* est sorti de presse en grec, les Christodoulides sont entrés en campagne. Ils ont visité toutes les écoles secondaires du grand district de Famagouste où ils vivent. Jusqu'à ce jour, ils ont vendu 2000 des 5000 livres qui circulent dans les établissements scolaires. Régulièrement, Neophytos et Antigone se retrouvent avec d'autres Cypriotes pour préparer leur action sur le plan de l'île tout entière.

« Nous avons découvert, ma femme et moi, que nous ne pouvons pas vraiment parler du Réarmement moral si nous ne le vivons pas nous-mêmes, disent-ils maintenant. Ce n'est pas toujours très confortable, mais nous avons décidé que la volonté de Dieu pour nous passerait en premier dans nos vies. Cela peut vouloir dire qu'il nous faut sacrifier, qu'il nous faut donner, et nous donner sans compter, sans nous laisser éblouir par les succès matériels de certains de nos compatriotes. Notre foyer sera toujours ouvert aux hommes de toutes les communautés, et nous voulons l'utiliser avec nos enfants, pour répandre cet état d'esprit dont notre pays a tant besoin. »

Marcel Grandy.



Maillefer

Les Christodoulides en famille, avec les grands-parents, à Pâques

Autour du monde avec le Réarmement moral

Nord-Matin : une œuvre magistrale

A deux reprises au cours des fêtes de l'Ascension, l'*Oratorio pour notre temps* a été donné dans des églises de la région de Liévin, la ville du Pas-de-Calais dont M. Lisiecki, son compositeur, est originaire. « Le message que transmet cette œuvre magistrale, pouvait-on lire le lendemain dans le quotidien socialiste *Nord-Matin*, bien que d'inspiration religieuse, peut être interprété au travers de toutes les croyances et confessions. Nous nous devons de rappeler que les membres du Réarmement moral, composé de personnes de tous les pays du monde et par conséquent de toutes les confessions, veulent aussi, comme ceux du parti socialiste, changer la vie du monde en appliquant entre tous la pureté, l'intégrale honnêteté, l'amour du prochain.

« C'est ce que veulent faire passer dans leur œuvre Félix Lisiecki et Françoise Caubel. »

260 journaux américains en ont parlé

Le public américain a pu lire récemment dans le plus ancien quotidien des Etats-Unis, *The Alexandria Gazette* (Alexandria se trouve dans la banlieue de Washington) ainsi que dans 260 autres journaux un article de l'éditorialiste Holmes Alexander intitulé : « La voie du Réarmement moral ». « Tandis que l'Europe, comme l'Amérique, écrit M. Alexander, est livrée aux crises politiques et à la guerre de classes, notre continent est balayé par une contre-offensive : celle de l'organisation mondiale du Réarmement moral. J'ai reçu récemment la visite de délégués britanniques, américains et allemands de ce mouvement. Ces évangélistes à la « aimez-vous les uns les autres » ne sont guère mon genre, mais ils sont bourrés d'espoir et de courage. « Cessons de nous en prendre les uns aux autres, disent-ils, et attaquons-nous à nos propres problèmes. »

Après une analyse acerbe des causes morales du malaise américain, l'éditorialiste conclut : « Le Réarmement moral, quel que soit son nom, on en a besoin ici. Impérieusement besoin. »

Lafayette, nous voilà !

On apprend d'autre part qu'une importante délégation américaine se rendra à Caux cet été et que son séjour coïncidera avec la session francophone, du 1^{er} au 11 août. « Les Américains, nous a dit une Française qui a habité New York toute sa vie, n'oublie pas le rôle que la France a joué lors de leur lutte pour l'Indépendance, ni leur propre participation aux côtés des Alliés lors des deux dernières guerres mondiales. Ils souffrent du manque de compréhension manifesté à leur égard en ce moment en Europe et souhaitent renouer à Caux de solides liens d'amitié avec les représentants du vieux continent. »

Lettre du Sinai

Extrait d'une lettre adressée aux auteurs du *Livre noir et blanc* :

« J'ai lu votre livre et vais le relire de façon à bien m'imprégner de son contenu. Bien que ma foi ne soit pas la foi chrétienne — je suis juif pratiquant — je crois en ce que vous faites et souhaite faire partie du Réarmement moral. Après avoir lu le livre, j'ai fait silence en moi-même et dressé une liste d'objectifs. Il m'a fallu tout d'abord réparer l'édifice de ma vie... Mon pays traverse des temps cruels. Soldat dans l'armée israélienne, je viens de vivre une guerre

dure... Mais je ne hais pas les Arabes. Car la haine est stérile. Je veux faire tout mon possible pour servir dans les rangs de l'armée cet idéal constructif, ceci dans la mesure où vos buts rejoignent les principes de ma religion. »

Lu dans la « Gazette de Lausanne »

Un lecteur du quotidien romand a adressé, le 7 juin dernier, le témoignage dont voici un extrait :

« Si aujourd'hui des hommes dirigés par le Saint-Esprit peuvent empêcher une guerre et conserver ainsi la vie à des milliers d'hommes, n'est-ce pas aussi un miracle semblable à ceux dont il est question dans la Bible ? Les conséquences en sont même infiniment plus grandes que celles de la résurrection d'un mort. Le changement d'un homme ou d'une femme n'est-ce pas aussi un miracle ? Il ne faut pas oublier que des phénomènes, dans la sphère spirituelle, peuvent être tout aussi miraculeux que des phénomènes contre les lois de la nature. Il n'y a aucun doute que l'Esprit saint est tout aussi présent aujourd'hui que du temps de Jésus. Notre seule faute est de ne pas l'apercevoir et de ne pas nous laisser guider par lui.

C'est Buchman qui nous a réappris à écouter la voix de Dieu et à nous en remettre entièrement à son enseignement et à sa puissance insondable. La vision de Buchman de la direction divine et l'application des quatre critères absolus sont tellement fondamentales qu'un chrétien qui a les yeux ouverts ne peut faire autrement que réfléchir et remettre en question toutes les conceptions religieuses traditionnelles. »

Au cours d'une de ses audiences hebdomadaires, le pape Paul VI a eu un bref entretien avec l'un des auteurs du Livre noir et blanc, M. Garth Lean, et lui a donné sa bénédiction. Il avait reçu auparavant un envoi comprenant 16 exemplaires du Livre noir et blanc dans 16 langues différentes, dont la version italienne, qui en est à sa troisième édition.



Chant de l'Asie à Saïgon

Le temps de la mousson vient d'atteindre le Viêt-nam. Ces pluies qui tombent dru rafraîchissent l'atmosphère en un instant et impriment une brusque accélération aux cultures. Pourra-t-on en dire de même, sur le plan humain, du spectacle *Le Chant de l'Asie*, qui a passé à Saïgon la deuxième quinzaine de mai à l'invitation de M. Ngô Khắc Tinh, Ministre de la Culture, de l'Education et de la Jeunesse ?

Dans nos numéros d'avril et de mai, nous avons fait entrevoir la façon dont l'esprit du Réarmement moral creuse son sillon dans le cœur des Sud-Vietnamiens. A ce travail, la venue du *Chant de l'Asie* apporte l'allant et la dimension d'une révolution mondiale. Ce spectacle, qui évoque les espoirs d'une Asie future, libérée des haines et des préjugés, a touché le cœur des Vietnamiens. Le quotidien indépendant *Song Than* lui consacre une page entière. L'auteur interroge les étudiants au sortir du théâtre, rend compte de l'émotion qu'ils ressentent au contact de la troupe internationale. « Ce qui, dans le spectacle, a causé la plus profonde prise de conscience parmi les étudiants, précise-t-il, est cette interrogation d'un guerillero du Nord-Est de l'Inde qui s'apprête à venger la

mort de ses frères : Si j'ai le courage de tuer un homme, pourquoi n'aurais-je pas le courage de l'aimer assez pour faire de lui un homme meilleur ? »

Qui s'étonnera en effet que les Vietnamiens se posent aujourd'hui, après trente ans de guerre, ce genre de question sur leur avenir ? Parmi les 7500 personnes qui ont assisté aux représentations, nombreuses sont celles que le drame a atteintes dans leur plus proche entourage. Les larmes que le journaliste du *Song Than* voit sur les visages des jeunes spectateurs ne sont pas seulement la pitié de soi, mais aussi l'espoir qu'un jour des liens de confiance et de vérité, tels qu'ils apparaissent dans le *Chant de l'Asie*, pourront mettre un terme à cette si longue guerre.

C'est là l'espoir cent fois exprimé dans les conversations que les jeunes Vietnamiens ont eues avec des membres de la troupe. Mais ils ne s'en tiennent pas là. Ils prennent, dans le secret de leur conscience, les décisions qui rétablissent, autour d'eux, dans leur famille, les liens distendus par les circonstances ou par les errements humains. Les étudiants n'ont pas été les seuls à entendre le message du *Chant de l'Asie*. La représentation de gala était placée sous la présidence du premier ministre, M. Tran Thien Khiem, et on y remarquait six autres membres du gouvernement, le Président de la Cour Suprême et de nombreuses personnalités de l'administration, de l'armée et des professions libérales.

M. Rajmohan Gandhi, qui dirigeait la délégation, a pu s'entretenir avec le vice-président de la République, M. Tran Van Huong, le premier ministre et d'autres dirigeants sud-

vietnamiens. Le Dr Phan Quang Dan, vice-premier ministre et ministre de l'Action sociale, a pris la parole à l'occasion d'une rencontre entre les membres de la troupe et leurs amis saïgonnais. Il a exprimé le souhait que les séminaires conçus dans l'esprit du Réarmement moral soient multipliés au Viêt-nam. « Bien que nous devions nous défendre, nous pensons que la solution finale sera une solution morale, spirituelle et politique, a-t-il affirmé. Si nous réussissons à apporter à notre peuple quelques onces ou, si possible, quelques mégatonnes de compassion et de compréhension mutuelle, nous aurons fait beaucoup pour consolider la paix. »

En conclusion, le Dr Phan Quang Dan a souligné que les idées du Réarmement moral, qui sont en pleine harmonie avec les enseignements de Confucius, n'étaient pas un « programme facile ». « Il est malaisé de distinguer, ajouta-t-il, quelle est la voix de Dieu et celle de nos propres passions. (...) Mais je crois fermement que chacun d'entre nous sait quelle est la bonne voix intérieure, aussi faible soit-elle. Le mouvement du Réarmement moral va aider cette voix à se faire entendre de plus en plus fortement. C'est pourquoi nous espérons que bien d'autres *Chants de l'Asie*, bien d'autres rencontres et séminaires, loin des projecteurs de la publicité, seront organisés à Saïgon et dans les pays voisins pour restaurer la paix et la prospérité économique. Je ne pense pas que ce que vous faites, ce que nous faisons, soit utopique. C'est au contraire très pratique. (...) Lorsque nous disons que l'esprit de compréhension, la compassion et la tolérance mutuelle sont les conditions d'une paix retrouvée au Viêt-nam, nous ne sommes pas loin de la vérité. »



M. Ngô Khắc Tinh, ministre de la Culture, de l'Education et de la Jeunesse de la République du Vietnam, accueille les membres de la troupe du Chant de l'Asie



A la sortie d'une représentation au théâtre Quoc Thanh

LIVRE EN VEDETTE

Léviathan

Hitler n'a pas été le premier mégamonstre de l'histoire. Il ne sera — hélas — probablement pas le dernier. Le désordre chaotique auquel les valeurs morales sont en proie dans la société occidentale est de nature à faire surgir un nouveau Léviathan en son sein, une nouvelle incarnation du mal comme principe directeur du désordre établi.

A lire les deux volumes de Joachim Fest *, on est confirmé dans l'impression qu'avec le personnage d'Adolf Hitler, on atteint un degré absolu dans l'ordre du mal en ce qu'il a de plus mystérieux et impénétrable. Passe encore, pour l'entendement, l'ascension prodigieuse, jusqu'à la Chancellerie du Reich, de l'agitateur fanatique au verbe tapageur et inflexible; en 1933, Hitler représentait, pour un pays qui venait d'éprouver une longue détresse économique et sociale, le principe d'autorité capable de remettre sur pied une société déliquescence. On comprendrait aussi les démissions successives des démocraties face aux redoutables chantages du dictateur impudent et cynique: préserver la paix à tout prix valait bien des concessions territoriales et des compromissions politiques que semblaient justifier les perspectives apocalyptiques d'une nouvelle guerre. On comprendrait de même la veulerie et les défaillances de tant d'hommes et de pays estimables et accommodants devant le tout puissant foudre de guerre.

Inertie fataliste

Ce qui, par contre, échappe à la raison, c'est la soumission prolongée de la caste militaire allemande, une fois que la fortune contraire eût commencé, au lendemain de la terrible campagne d'hiver 1941-1942, à lui briser os et arrogance. On est confondu par l'inertie fataliste de la plupart des généraux, particulièrement des états-majors proches de Hitler, devant le psychopathe pâteux et voué que le Führer était devenu en 1943 déjà. Les drogues que Morell, le médecin charlatan, lui administrait quotidiennement par dizaines, si elles arrivaient à lui donner des coups de fouet passagers, multipliaient les

* « Hitler » par Joachim Fest (526 p. et 544 p.), Gallimard, 1973.

crises d'épuisement dont le chef de guerre délabré se vengeait en agonisant d'injures ses stratèges défaillants et ses généraux résignés. La déchéance physique, la démythification de l'invincible Führer dans une longue suite de revers face à une coalition planétaire, l'effondrement du partenaire fasciste, tout cela n'a réussi qu'à susciter une résistance interne, héroïque certes, mais insignifiante face à la machine de guerre qui continuait à tourner à la vitesse acquise. L'épopée du colonel Klaus von Stauffenberg, le 22 juillet 1944, se terminera dans une immonde boucherie dans laquelle la Bête malmenée fit anéantir les conjurés et leurs familles, y compris vieillards et enfants.

L'aventure démente et sanguinaire d'Hitler ne se résume pas en quelques lignes ni même en deux épais volumes; la conscience allemande n'a pas fini de se purger de l'hystérie collective et du crétinisme politique des douze ans d'enfer qu'elle a connus entre 1933 et 1945.

Joachim Fest avait vingt ans quand l'Allemagne sombra dans les ténèbres d'une défaite aussi totale que la guerre avait été totale. Il dirige actuellement la *Frankfurter Allgemeine*. Son ouvrage se veut précis, objectif, clinique, à la manière des analyses anglo-saxonnes qui abondent sur le phénomène hitlérien. Fest est le premier Allemand qui ait osé établir une vaste synthèse de la période la plus noire de l'histoire de son pays.

Une période dominée par l'une des incarnations les plus effrayantes du Léviathan biblique qui ne cesse de tourmenter l'homme et de le détourner de la voie divine.

R.-F. L.

Plusieurs lecteurs nous ont demandé à qui appartenaient ces initiales: ce sont celles de M. René-François Lejeune, professeur de lettres, ancien proche collaborateur de Robert Schuman, secrétaire général du Centre Robert-Schuman pour l'Europe. M. Lejeune dirige actuellement l'Ecole internationale de Genève.



AUDI - NSU

GARAGE
DE BERGÈRE
VEVEY

J.-L. Herzig

Tél. 51 02 55

PITTELOUP
CLARENS

Envois pour tous pays
de petits fromages et
de chocolats suisses

Jean Schlemmer
photographe dipl.



Appareils - Films
Développement - Agrandissement
Grand-Rue 42 - 1^{er} étage

COIFFEURS

Coiffure-Parfumerie ELLE et LUI

I. Fontana, maîtrise fédérale
Grand-Rue 74 Tél. 62 43 22

Eugène Haute Coiffure

Dames - Messieurs - Sauna
Av. du Casino 19 Tél. 61 34 10

Glion - Coiffure

Dames - Messieurs
Marcel Favre Tél. 61 34 14

BEARD SA

Orfèvrerie - Cristaux
Porcelaines suisses et étrangères
Studio « Rosenthal »
Cadeaux pour listes de mariage
Articles de ménage
Prix pour sociétés

Magasins

Montreux : Avenue du Casino 28
Tél. (021) 62 38 67

Vevey : Rue du Simplon 21
Tél. (021) 51 53 62



Ed. SUTER S. A.

Viandes

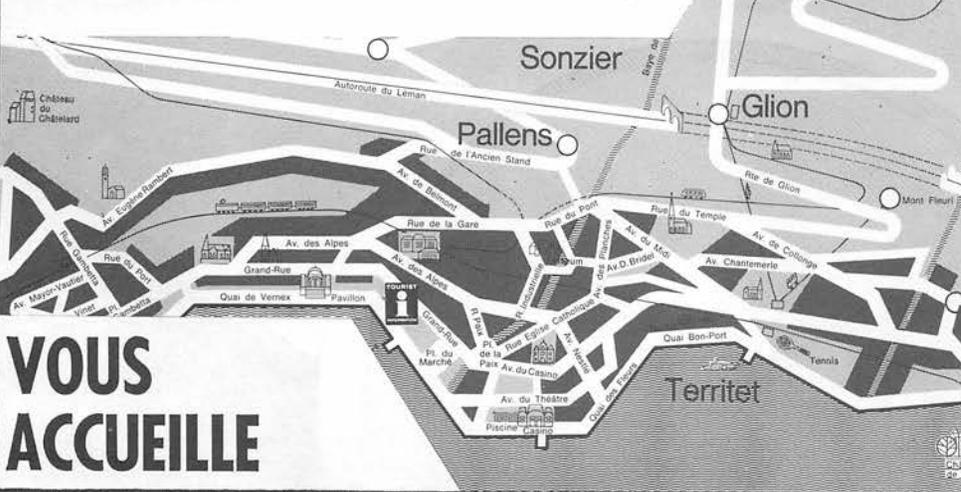
Charcuterie

Conserves

Villeneuve - Montreux

Depuis 100 ans
au service de la qualité

LA RÉGION DE MONTREUX



**VOUS
ACCUEILLE**



**Albert
HELD
+Cie SA**

tél. (021) 613141
Montreux

Portes insonores « Accordéon »
Fenêtres bois et bois + métal
Boiseries soignées
Bureaux de direction, etc.



Agencement de magasins

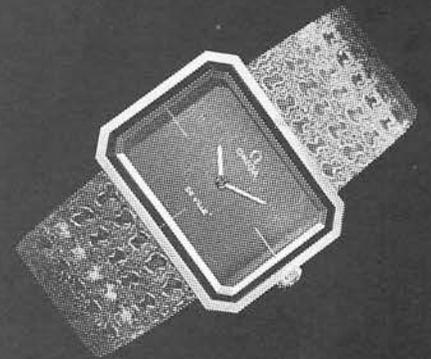
Kramer
Kramer SA
Grand-Rue 54
Tél. (021) 61 61 61
1820 Montreux

Place Hôtel-de-Ville
Tél. (021) 51 32 32
1800 Vevey



Articles souvenirs
Papeterie
Machines
à écrire
Calculatrices
électroniques
de poche
et de table

OMEGA



BORNAND

Grand-Rue 64 Montreux

La ligne pure de cette montre lui donne une élégance sobre, libérée de la mode. Choisie par le Museum of Modern Art de New York, c'est à votre bras qu'elle prendra tout son éclat.

Sa précision. Elle fonctionne avec la régularité qui, de tout temps, fut l'apanage des montres Zenith. (Cette précision nous a valu plus d'un millier de prix à l'Observatoire de Neuchâtel.)

Mais, même pour nous, professionnels chevronnés, cette pièce de choix représente un incontestable sommet de la technique horlogère. Par sa construction, le boîtier constitue un véritable chef-d'œuvre de micromécanique: haut de 3,50 millimètres seulement, rigoureusement étanche, il nous a permis de réaliser

la montre-bracelet la plus plate du monde.

Nous l'avons rendue étanche afin de la protéger contre les atteintes de l'eau et de la poussière. Usez-en à votre guise: elle résistera aussi bien aux mille vicissitudes de la vie quotidienne qu'aux écarts de température et aux différences d'altitude extrêmes.

Zenith pense en effet que, si vous formulez de hautes exigences en matière d'esthétique, vous avez le droit de vous montrer tout aussi difficile sur le chapitre de

la précision.

Sa beauté. Vierge de tout ornement, la ligne superbement pure de cette montre lui donne une élégance simple, souveraine, indépendante de la mode. Par son classicisme même, elle restera toujours à l'avant-garde de l'art horloger.

Tant de beauté fascine. Aussi le «Museum of Modern Art» de New York a-t-il donné à cette montre Movado-Zenith une place d'honneur dans ses vitrines.

Mais, mieux que dans un musée, c'est à votre poignet que

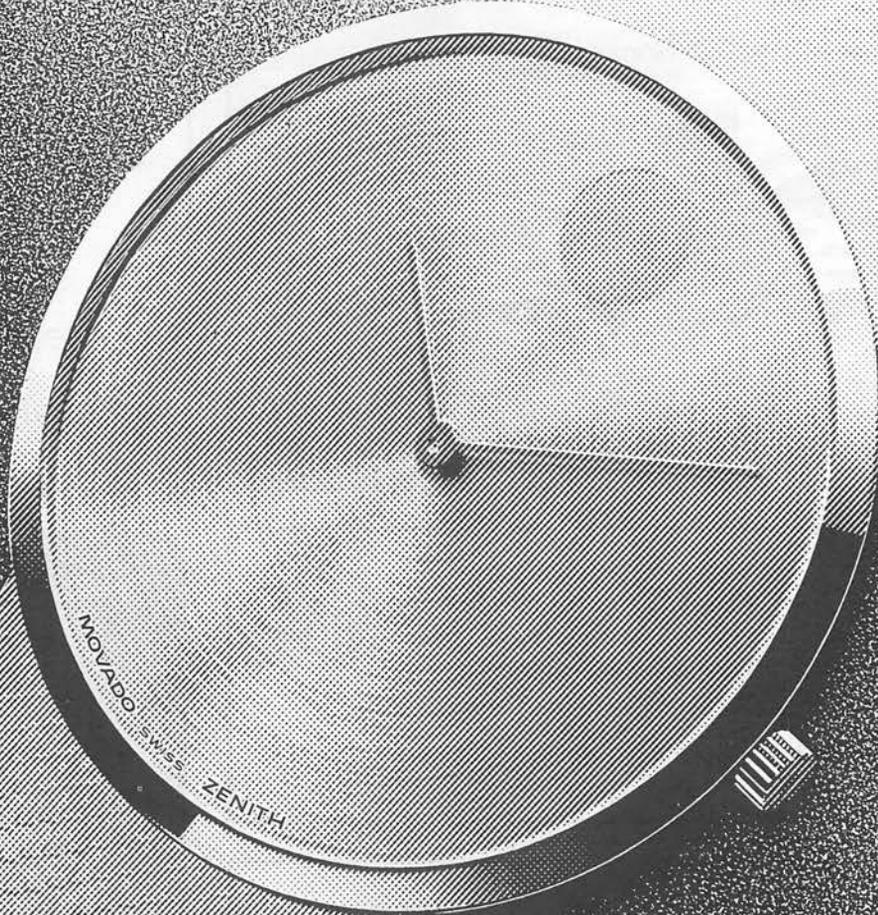
ce garde-temps devrait étinceler de son or blanc travaillé de façon exemplaire.

Zenith. Nous donnons l'heure et signons sa beauté.

Modèle reproduit réf. 610270 535. 18 carats. Or blanc. Ultraplat. Etanche. Verre saphir irrayable. Fr. 6300.—. Même modèle en or jaune 18 carats. Fr. 6100.—.



ZENITH



Zenith. Nous donnons l'heure et signons sa beauté.